

LA MÉTHODE DE TALLEYRAND

■ HAROLD NICOLSON ■

Harold Nicolson (1886-1968), fils de diplomate, naquit à Téhéran, fut éduqué à Wellington et à Oxford (Balliol) et entra au Foreign Office en 1909. Membre de la délégation anglaise au Congrès de Versailles en 1919, il en a rapporté un excellent livre, *Peacemaking 1919*. Si on l'ajoute aux *Conséquences économiques de la paix* de John Maynard Keynes (1), cela fait de la délégation anglaise la plus brillante en matière de publications ; évidemment, c'est un peu loin de la grande tradition française du livre diplomatique sublime que notre actuel ministre des Affaires étrangères brandit avec héroïsme. Ayant quitté le Foreign Office en 1929, Harold Nicolson devient député du National Labour en 1935, seul élu de ce parti éphémère, il sera d'ailleurs battu aux élections suivantes (1945). Tant d'échecs en politique le désignaient pour la littérature. Il n'a pas osé aller aussi loin, se contentant d'écrire des biographies (Verlaine, Swinburne, Benjamin Constant) et un recueil de portraits semi-fictifs (*Some People*) ; il avait laissé la littérature à sa femme, la romancière Vita Sackville-West : « Il ne sert à rien d'écrire des romans qui soient des imitations de la vie. Le journalisme et les films feront très bien cela. Il s'agit d'écrire des romans qui soient des explications de la vie – et c'est là que tu entres et que je sors. » Il laisse un passionnant *Journal* (2), où l'on croise Rudyard Kipling et ses sourcils « courbés, noirs et furieux comme des moustaches de ténor napolitain »

LA PAROLE DIPLOMATIQUE

La méthode de Talleyrand

et le général de Gaulle exilé à Londres qui crie : « La France entière, c'est moi ! » (Nicolson était devenu en 1940 *junior minister* dans le gouvernement Churchill.) On chemine en compagnie d'un homme honnête, modéré et doux. Harold Nicolson ressemblait à l'Anglais à moustache et à pipe qui siffle au bain turc dans *la Grande Vadrouille*. Il était de l'espèce des intelligents de tous les pays, qui ne s'unissent jamais parce qu'ils ont horreur des meutes. « La méthode de Talleyrand » est extrait de son livre sur le congrès de Vienne, *The Congress of Vienna, a Study in Allied Unity: 1812-1822* (3). Les protagonistes en sont connus, à l'exception peut-être de Gentz. Friedrich von Gentz (1764-1832) devint, quoique Prussien, le secrétaire de Metternich et agit en tant que secrétaire général du Congrès de Vienne. Il avait été l'étudiant de Kant à Königsberg.

Charles Dantzig



Il est significatif que Pitt, comme Castlereagh après lui, n'ait pas entièrement saisi les paradoxes semble-t-il inséparables de tout projet de reconstruction consécutif à la défaite d'un agresseur. D'un côté, il semblait espérer le renversement définitif de Napoléon, de l'autre, la création de garde-fous qui conserveraient difficilement leur utilité une fois Napoléon définitivement renversé. Une grande partie de la confusion des idées qui se produisit en 1813-1814 vint du fait que les Alliés, jusqu'au dernier moment, ne furent jamais absolument sûrs de leur objectif : consistait-il à éradiquer le bonapartisme ou bien, avec certains garde-fous, pouvait-on autoriser Napoléon à conserver son trône ? [...] C'est sur leur faiblesse logique que Talleyrand se concentra, avec, comme nous allons le voir, tant de lucidité.

Le compromis finalement atteint fut intelligent et juste ; mais la confusion de pensée qui embruma les conseils de la coalition en 1813 et 1814 illustre la tentation, ou le mécompte, qui semble toujours saisir les négociateurs de paix après une guerre victorieuse contre un agresseur. Il est peut-être inévitable qu'ils aient envisagé la sécurité en termes de garde-fous, non contre ce qui pourrait se produire dans l'avenir, mais contre ce qui s'était produit dans le

LA PAROLE DIPLOMATIQUE

La méthode de Talleyrand

passé immédiat, et qu'ils aient pris leurs précautions en se référant à la guerre qui venait de s'achever plutôt qu'à la suivante, qui serait conduite avec des méthodes et un armement totalement différents et qui, selon toute probabilité, ne se déclarerait pas avant une trentaine d'années.

De plus, si nous voulons tirer une leçon de la crise européenne inaugurée par la Révolution française et qui culmina avec la défaite de Napoléon, il est utile de chasser de nos esprits le postulat selon lequel les diplomates qui réglèrent l'accord final de Vienne étaient plus égoïstes, plus bêtes et plus réactionnaires que la moyenne. Il nous conduirait à penser que les négociateurs ultérieurs seront plus éclairés, plus progressistes, plus prescients, plus vigilants et moins égoïstes. Préserver l'unité d'une coalition et ajuster les intérêts nationaux aux besoins internationaux sont des problèmes récurrents qui, parfois, dépassent les capacités de l'intelligence humaine. Ce sont des problèmes qui deviendront de plus en plus difficiles dans les temps modernes, où l'opinion publique est à peine moins ignorante que par le passé et certainement plus péremptoire.

[...]

Une semaine plus tard (4), durant laquelle il avait estimé le terrain, Metternich l'invita à une « conférence privée » avec les Quatre Grands (5). Le 30 septembre, à deux heures de l'après-midi, il arriva à la maison de Metternich, sur la Ballplatz, accompagné du représentant de l'Espagne, Don Pedro Labrador. Trouvant les Quatre déjà réunis sous la présidence de Castlereagh, il prit place à côté de Harenberg et, d'après les souvenirs de Gentz, entreprit de faire le point avec fermeté deux heures durant.

Pourquoi avait-il été invité seul, sans ses plénipotentiaires ? Parce qu'on avait jugé plus approprié de borner ces discussions préliminaires et informelles aux chefs de délégations. Dans ces conditions, pourquoi Harenberg était-il accompagné de Humboldt ? Parce que, hélas, Harenberg était très sourd. « Nous avons tous nos infirmités, répondit Talleyrand, et pouvons les exploiter si nécessaire. » Bien, bien : la fois suivante, il pourrait amener le duc de Dalberg. Talleyrand avait remporté le premier point.

Pourquoi les représentants du Portugal et de la Suède n'étaient-ils pas là ? Après tout, ils étaient signataires de la Paix de Paris et,

LA PAROLE DIPLOMATIQUE

La méthode de Talleyrand

comme tels, deux des puissances invitantes. Aucune réponse ne vint, et il s'ensuivit un silence embarrassé. Talleyrand avait remporté le second point.

On lui transmit le protocole incorporant les conclusions des discussions entre les Quatre. Plusieurs paragraphes contenaient les mots : « les Alliés ». Talleyrand sauta sur l'expression. Quels alliés ? Était-on de retour à Chaumont ? Et alliés contre qui ? Pas contre Napoléon, il se trouvait à l'île d'Elbe ; sûrement pas contre Louis XVIII, il était leur principale garantie de paix. « Parlons franchement, messieurs : s'il doit y avoir des alliés dans cette affaire, ceci n'est pas un endroit pour moi. » Ils expliquèrent qu'on avait utilisé l'expression « les Alliés » par souci de brièveté. « On ne devrait pas rechercher la brièveté aux dépens de la précision », répartit sèchement Talleyrand.

Après cette joute préliminaire, il reprit sa lecture du protocole. « Je ne comprends pas », murmura-t-il, puis il recommença sa lecture. « Je ne comprends pas », répéta-t-il. « Pour moi, dit-il, il n'y a que deux dates ; et entre ces deux dates, il n'y a rien. La première est le 30 mai, jour où la tenue de ce Congrès a été décidée ; la seconde est le 1^{er} octobre, où le Congrès a été ouvert. Rien de ce qui s'est produit dans l'intervalle n'existe pour moi. » La Quadruple Alliance, argumenta-t-il, avait perdu tout sens le jour où la Paix de Paris avait été signée ; le postulat d'une direction des Quatre Grands n'avait aucune justification, historique, légale, logique ou morale : s'ils s'étaient engagés à quelque chose, cela avait été à convoquer le Congrès dans son entier au 1^{er} octobre ; il n'existait aucune échappatoire. Ils acceptèrent de déchirer le protocole qu'ils avaient signé et de tout recommencer, avec l'aide de Talleyrand.

« L'intervention de Talleyrand, se rappelle Gentz, détruisit tous nos plans. C'est une scène que je n'oublierai jamais. » « Ainsi la France, écrivit Talleyrand avec une certaine complaisance, grâce à la seule force de la raison et au pouvoir des principes, rompit une alliance qui n'avait été bâtie que contre elle. »

Ayant percé par surprise le front allié dans un secteur défensif faible, Talleyrand se dépêcha de déployer ses forces. À son retour, dans l'après-midi, il communiqua aux quatre ministres une note officielle où il arguait, premièrement, que la seule entité apte

LA PAROLE DIPLOMATIQUE

La méthode de Talleyrand

à mener les discussions avec un minimum de légalité ne pouvait être que celle des huit puissances signataires de la Paix de Paris ; deuxièmement, que son autorité devait être confirmée par le Congrès en session plénière. Les Quatre enragèrent : par cette note, Talleyrand officialisait les conclusions d'une discussion privée. Ils acceptèrent néanmoins : les Six deviendraient les Huit, mais ils refusèrent obstinément de convoquer le Congrès en son entier. Pendant ce temps, Talleyrand se réunissait avec les petits pays et obtenait leur ardent soutien. Ainsi encouragé, le 5 octobre, il informa les Quatre de ce qu'il n'accepterait le report du Congrès qu'à la condition qu'eux-mêmes admettraient une formulation incluant la Saxe parmi les négociateurs, mais en excluant Murat. « Je ne demande rien, dit-il, mais je vous apporte quelque chose d'important : le principe sacré de la légitimité. » Il insista : toutes leurs discussions, tous leurs actes et toutes les procédures devaient se fonder sur le « droit des gens ». Le seul espoir, face à un antagoniste si logique et si déterminé, consistait à se retirer pour se regrouper. Les Quatre jouèrent le temps. On demanda à Gentz de préparer un communiqué, publié le 12 octobre au nom, non pas des Quatre, ni même des Six, mais des huit signataires de la Paix de Paris. Il annonçait le report de toute session plénière du Congrès au 1^{er} novembre et exprimait l'espoir que, d'ici là, les questions en suspens auraient mûri « en harmonie avec le droit des gens, les décisions du récent traité de paix et les espoirs du temps ».

Talleyrand fut mécontent du communiqué, qu'il traita de « méchant morceau de papier ». À la réunion suivante, le 30 octobre, les Huit décidèrent de repousser indéfiniment la session plénière du Congrès. À proprement parler, comme le remarque Gentz, il n'y a pas eu de Congrès de Vienne. Il ne fut effectivement constitué que pour signer l'Acte final du 9 juin, Acte qui avait été entièrement rédigé par les grandes puissances. Talleyrand avait gagné. En devenant le porte-parole, le champion même des petits pays, il avait empêché la Quadruple Alliance de prendre la direction du Congrès en excluant la France. Une fois assuré de ce point, il abandonna ses alliés. L'essence de son œuvre été résumée par Duff Cooper dans le classique que constitue sa biographie de Talleyrand : « Il a réussi à glisser le pied dans la porte du conseil

LA PAROLE DIPLOMATIQUE

La méthode de Talleyrand

européen... Très vite, ceux qui s'y trouvaient nichés furent heureux de ce que, étant entré, il eût refermé la porte derrière lui, abandonnant au passage ses anciens partenaires. »

Cette manœuvre de position peut paraître de peu de cas au lecteur : elle fut pourtant importante. Il existait un réel danger que, sous la pression de la Russie et de la Prusse, les quatre alliés victorieux tentassent d'imposer leur volonté au Congrès entier. Il existait un réel danger que, si cela se réalisait, Metternich rendît les armes au pouvoir conjoint de la Russie et de la Prusse et que Castlereagh, sans soutien dans son pays, se trouvât tout seul dans une minorité permanente. En exposant l'erreur tant morale que légale d'une pareille compétition, en affirmant les principes de la légitimité et du droit des gens, Talleyrand fit plus que de remporter un point de procédure pour lui seul : il modifia et établit les principes en vertu desquels se tiendraient les délibérations ultérieures du Congrès.

[...]

Il est vrai que certains historiens tendent à exagérer la perspicacité et la prescience de Talleyrand. Ses dépêches et ses lettres montrent de manière évidente qu'il méjugea souvent la situation et que, à certains moments, il se révéla désorienté et confus. Il n'en reste pas moins que la différence entre lui et les autres est que, quand ils galopèrent indéfiniment dans des cercles sans raison, il revenait sitôt qu'il s'était égaré à l'endroit où il avait perdu la piste. Là, ayant recouvré son principe de départ, il reprenait sa chasse avec une assurance si nette qu'ils étaient tentés et, pour finir, obligés de suivre sa trace.

[...]

Le lecteur peut être tenté, à lire ce récit de controverses oubliées quoique instructives, de pincer la bouche avec supériorité et de révoquer les diplomates du Congrès de Vienne comme de simples profiteurs du marché diplomatique trafiquant le bonheur de millions de personnes avec un sourire faisandé. Pourtant, à chaque conférence internationale, il est du devoir de tout ministre, d'une part, de défendre et de pousser les intérêts de son pays, et de l'autre d'ajuster ces intérêts aux nécessités de la communauté des nations. Ce serait une erreur, comme je l'ai dit, d'imaginer que les hommes d'État de 1814 étaient plus cyniques et plus égoïstes

LA PAROLE DIPLOMATIQUE

La méthode de Talleyrand

que ceux de 1919 ou de 1946. Leur but commun fut d'assurer la stabilité de l'Europe et, par là, la paix ; plutôt que de se complaire dans l'agacement ou dans le mépris, il est bon de se rappeler qu'ils réussirent à empêcher une conflagration européenne pendant tout un siècle. De la même façon, il serait inexact de révoquer Talleyrand comme un rusé opportuniste : il était sans aucun doute aussi fluctuant que corrompu, mais, dans son désir de procurer la paix à la France et à l'Europe, il fut constant et sincère.

Traduit de l'anglais par Charles Dantzig

1. Keynes, John Maynard, *les Conséquences économiques de la paix*, traduit de l'anglais par David Todd, précédé de Bainville, Jacques, *les Conséquences politiques de la paix*, coll. « Tel », Gallimard, 2002.
2. Nicolson, Harold, *Diaries and Letters*, éd. Nigel Nicolson, Londres, William Collins, 3 vol., 1966, 1967, 1968 ; Nicolson, Harold, *Journal des années tragiques, 1936-1942*, traduit de l'anglais par Pierre Javet, Paris, Grasset, 1971.
3. Nicolson, Harold, *The Congress of Vienna, a Study in Allied Unity: 1812-1822*, Londres, Constable, 1946.
4. Le 30 septembre 1814.
5. Angleterre, Autriche, Prusse, Russie.

■ Le dernier roman de Charles Dantzig, *Un film d'amour*, a paru en septembre 2003 chez Grasset.